



Extrait du micropolitiques des groupes

<http://micropolitiques.collectifs.net/Souci-de-soi>

Souci de soi

- entrées -

Date de mise en ligne : mercredi 7 novembre 2007

micropolitiques des groupes

Dans leur présentation de Milestones, Robert Kramer [1] et John Douglas avancent en 1975 à propos du « mouvement », c'est-à-dire « les différentes forces qui demandent des changements sociaux et des transformations » (lutttes féministes, lutte contre la guerre du Vietnam, lutte des noirs contre la ségrégation...) le constat suivant : « Dans certains cas, il y avait un rejet de la politique : je ne veux plus avoir ce genre de rapport aux choses désormais, je veux avoir une vraie vie. [...] Le spiritualisme et diverses techniques de développement des "potentialités humaines" fleurirent. Il y avait beaucoup à apprendre de tout cela. Mais dans une large mesure nous avons tout simplement plongé là-dedans, essayant de nous en sortir sans y penser en termes d'instruments pour renforcer et approfondir la lutte » [2].

En 1982 paraît aux États-Unis *Dreaming the dark*. Sous le nom de l'auteur Starhawk convergent une militante féministe, pacifiste, mais aussi une sorcière et une thérapeute. L'ouverture du prologue énonce : « Ce livre tente de relier le spirituel et le politique, ou plutôt d'accéder à un espace au sein duquel cette séparation n'existe pas, où les histoires de dualité que nous raconte notre culture ne nous vouent plus à répéter les mêmes vieux scénarios » [3].

Les années quatre-vingt marquent la mise au pas, la -répression féroce d'un mouvement hétérogène de lutte contre -l'impérialisme, les guerres, les dominations et les oppressions. De nouveaux modes d'existence se risquent hors des chemins balisés de la société de consommation. C'est aussi l'arrivée au pouvoir de Reagan et Thatcher, figures emblématiques de la réaction, qui signe l'entrée dans les « années d'hiver ». Les résultats sont malheureusement connus : individualisme, repli sur soi, démembrement des communautés et des réseaux, morosité ambiante. Impuissance. Aujourd'hui, après le bol d'air de la fin des années quatre-vingt-dix et les fragiles possibles qui se construisaient, l'étau se resserre à nouveau. Les groupes actifs et inventifs qui luttent contre le capitalisme se font plus rares dans nos contrées. Les liens se défont petit à petit et les espaces de liberté s'amenuisent. Les coups ont été rudes ces dernières années, et nous laissent affaiblis. Sentiment d'avoir moins de prises et que les forces manquent.

C'est sans doute là que l'énoncé de Kramer fait écho.

Une question insiste dans cet écho. Qu'est-ce qui, dans la constitution de la subjectivité moderne et de la figure du militant qui en découle, rend impensable ou scandaleux ce lien entre politique et spiritualité, entre politique et « technique de soi » ? En quoi cette séparation nous rend vulnérables ? En quoi bon nombre de pratiques spirituelles reproduisent à leur manière cette séparation ? Et plus positivement, comment fait-on pour nourrir nos expériences ? Question énergétique et pratique.

Ces questions émergent de la différence entre Kramer et Starhawk. Avançons que celle-ci passe entre une disjonction exclusive, une alternative infernale, signe de la fin de l'engagement, du retrait de la politique du côté de Kramer, là où quelque chose d'insolite, pour nous, se noue chez Starhawk.

Filles et fils des années quatre-vingts et de la modernité, nous connaissons assez bien le premier cas de figure. N'avons-nous pas ricané, à la première lecture de *Femmes, magie et politique*, quand il est proposé à un groupe de commencer ou d'interrompre une réunion par une séance de respiration, utilisant des techniques du yoga ? De désigner des rôles, comme le dragon ou le corbeau ? Et que dire de l'invocation de la déesse ? Comme si nous étions au-dessus de cela.

Au fil de nos diverses expériences collectives, nous nous sommes mis à balbutier. Nous avons appris que la bonne volonté et les bonnes intentions émancipatrices ne suffisent pas à faire tenir un groupe et qu'elles provoquent bien souvent de l'épuisement. Nous nous trouvons bien indigents face à cette réalité, sans trop de ressources, nous demandant de quel type de savoir nous avons besoin, où aller les chercher et comment les activer.

Quand nous relisons aujourd'hui : « Nous avons développé nos propres rituels pour notre guérison personnelle, pour développer notre pouvoir politique, pour construire les liens communautaires dont manque la culture aujourd'hui. [...] Continuer à se battre face à une opposition aussi violente exige un espoir profondément enraciné. Pour moi, c'est la raison la plus importante de lier une pratique spirituelle à mon activité militante. » [4], nous ne pouvons plus ricaner impunément. Nous sommes obligés de nous demander ce qui nous pousse à la raillerie.

Transformer

Durant la même période que Starhawk et Kramer, Michel Foucault, dans ses cours donnés au Collège de France, s'étonnait du peu de signification, de profondeur que revêtaient des expressions pourtant très usuelles, tel que « revenir à soi », « se libérer », « être soi-même », « être authentique »... S'interrogeant sur ce mouvement qui se réfère sans cesse à « une éthique de soi, sans jamais lui donner un contenu », il soupçonnait « une impossibilité à constituer aujourd'hui une éthique de soi, alors que c'est peut-être une tâche urgente, politiquement indispensable [...] » [5].

Cette difficulté, nous l'avons dit, est la nôtre. Il nous est compliqué de penser une pratique politique qui allie la possible transformation d'une situation (logement, rapport nord-sud...) et la transformation de soi [6] à travers l'activité que l'on réalise. Par exemple, dans le cas d'une pratique collective au niveau de l'agriculture. Un groupe peut acquérir un souci du moindre geste, porter une attention aux rotations, à la fertilisation des cultures pour éviter d'épuiser le sol, au calendrier des plantations et à leurs associations... tout en développant une expérimentation par à-coups, un savoir et une recherche dans ce domaine. Et en même temps être plus ou moins incapable d'exercer ce même souci à propos de sa pratique collective. Impuissant à penser qu'il existe également une écologie du groupe et que celle-ci requiert des techniques et des savoirs singuliers en vue de soigner, nourrir, cultiver le biotope collectif.

M. Foucault nous parle, lui, d'une autre découpe qui n'est sans doute pas sans lien avec ce que nous venons de dire, entre « spiritualité » et « philosophie ». Dans le travail qu'il effectue sur la question du sujet et de la vérité/connaissance dans la culture occidentale, il situe cette découpe dans ce qu'il nomme le « moment cartésien ». Ce moment marque sans doute notre entrée dans « l'âge moderne ». « Je crois que l'âge moderne de l'histoire de la vérité commence à partir du moment où ce qui permet d'accéder au vrai, c'est la connaissance elle-même et elle seule. C'est-à-dire, à partir du moment où, sans qu'on lui demande rien d'autre, sans que son être de sujet ait à être modifié ou altéré pour autant, le philosophe (ou le savant ou simplement celui qui recherche la vérité) est capable de reconnaître, en lui-même et par ses seuls actes de connaissance, la vérité [...] » [7]. « Ainsi, je peux être immoral et connaître la vérité. Je crois que c'est là une idée qui, de manière plus ou moins explicite a été rejetée par toutes les cultures antérieures. Avant Descartes, on ne pouvait pas être impur, immoral, et connaître la vérité. Avec Descartes la preuve directe devient suffisante. [8] »

Cette découpe qui a produit un nouveau régime de vérité autour du modèle de la science [9] a petit à petit limité, recouvert et finalement disqualifié sous le registre de la « croyance » cet autre type de rapport aux savoirs qui s'était construit dans la culture gréco-romaine. Ce savoir, que Foucault appelle « spiritualité », postule que la connaissance n'est jamais donnée au sujet de plein droit mais qu'il faut que le sujet se modifie, se transforme, devienne dans une certaine mesure autre que lui-même pour avoir droit à cette connaissance. Et celle-ci ne peut s'acquérir qu'à travers un certain nombre d'exercices, de techniques de soi. « Ce que les Grecs cherchaient dans ces techniques de soi [...] c'est qu'il faut se soucier de soi et se soucier de soi, c'est s'équiper pour une série d'événement imprévus, pour

lesquels on va pratiquer un certain nombre d'exercices qui les actualisent [...]. Et ce sont dans ces exercices, c'est par ce jeu d'exercices que l'on pourra tout au long de sa vie vivre son existence comme une épreuve. [10] »

Savoir et technique de soi

Ce qui nous intéresse dans cette question n'est pas tant de disqualifier à notre tour ce type d'invention moderne que fut la science, ni d'en appeler à un quelconque « retour à ». Mais d'une part de faire sentir que le problème de cette séparation, dans nos pratiques collectives, entre ce qu'il s'agit de penser et de transformer et ce qui n'a pas lieu de devenir n'est peut-être pas sans lien avec ce « moment cartésien ». Et d'autre part, ce « détour » par les Grecs nous offre la possibilité d'approfondir la question d'une attention à soi dans ses rapports aux savoirs et à leurs modalités.

Précisons ce dernier point. Foucault définit le souci de soi autour de trois points : tout d'abord, « une attitude générale, une certaine manière d'envisager les choses, de se tenir dans le monde, de mener des actions, d'avoir des relations avec autrui » ; ensuite, « une forme d'attention, de regard [qui] implique une certaine manière de veiller à ce qu'on pense et à ce qui se passe dans la pensée » ; enfin, le souci de soi désigne un certain nombre d'actions « que l'on exerce de soi sur soi, actions par lesquelles on se prend en charge, par lesquelles on se modifie [...] » [11].

Cette manière d'envisager le souci de soi n'est pas imaginée dans l'Antiquité classique comme une « affaire privée » opposée au « domaine public » mais une des conditions de l'effectuation politique. Ce n'est pas non plus une recherche « sur soi » comme on l'entend aujourd'hui, ni la volonté de développer une culture générale. Il s'agit plutôt d'acquérir un certain type de savoir qui peut aider à agir face aux différentes circonstances ou événements que l'on va rencontrer dans la vie. Ce qui est recherché, c'est un savoir des conjonctures allié à une *teckne tou biou* (art de vivre, technique de soi). Ce savoir n'est pas restrictif, il concerne la nature, la physique, le cosmos, les dieux, la médecine, la philosophie... Ce qui importe, c'est qu'il soit rapporté à soi, qu'il aide à une transformation de soi. Il s'agit donc d'un savoir qui fonctionne sous un mode opératoire. À la différence des Modernes, ce savoir n'est pas donné en droit au sujet, il faut passer par un apprentissage qui a pour but de modifier son ethos. Pour ce faire, il s'agit de s'équiper à travers des paroles, des discours qui importent pour soi et qui sont répétés, mémorisés afin qu'ils deviennent utilisables, à « portée de main » et qui dès lors peuvent être activés à tout moment dans la vie ou lorsque l'on est confronté à un événement. Il s'agit aussi de s'exercer, de s'entraîner à travers des situations que l'on provoque ou rencontre dans la vie et à partir desquelles on éprouve ce que l'on fait. Faire une expérience où l'on cherche à éprouver, à voir ce dont on est capable, à rencontrer ses limites et à apprendre d'elles.

L'objet de toutes ces techniques de soi [12] ou de cet art de vivre, n'est pas d'obéir à une règle mais d'éprouver une forme, c'est-à-dire un style de vie. Ce qui répond, en somme, à une double prescription : « Fais tout de même un petit peu attention aux poisons qui affectent ton corps » et « faire que le langage soit d'accord avec sa conduite : celui qui parle s'engage » [13]. Et à une question : « Quel est le savoir qui va me permettre de vivre comme je dois vivre [...] ? [14] »

Lier

De Kramer à Starhawk en passant par Foucault, une même question insiste : quel est le prix que nous payons à laisser une pensée du « souci de soi » en dehors du groupe ? Kramer nous dit, depuis ses expériences politiques des années 60-70, que le prix a été la production d'une nouvelle séparation symétrique de la première, à savoir un désengagement des luttes politiques au profit d'un retour à un soi individuel. Pour Starhawk cultiver et protéger nos communautés, c'est rendre des forces capables, entre autre, de résister aux changements d'ambiance d'une époque, aux « années d'hiver ». Car le prix de ce qu'elle appelle la mise à distance moderne, c'est-à-dire l'objectivation d'un sujet autonome sûr de son bon droit, de la vérité, n'est pas seulement la création de la figure du désengagé, du délié - en un mot du « citoyen » -, mais aussi la poursuite du mouvement des enclosures né au xvie siècle [15]. Pour Foucault, enfin, le prix de la disqualification du savoir spirituel depuis le « moment cartésien » jusqu'à ce jour a pour effet non seulement de nous rendre relativement bêtes devant ce problème, d'où nos ricanements, et vulnérables au régime de pouvoir qui a pour objet nos vies.

Actualiser la question du rapport entre politique et spiritualité [16] au niveau des groupes passe par une résistance à cette séparation moderne. Nous avons à apprendre sur les mille et une manières de cultiver et de protéger nos groupes. Notre richesse n'est pas seulement dans les « outils » que nous avons réussi à stabiliser (bâtiment, journaux, subventions...), dans les connaissances apprises lors de nos activités et/ou dans nos éventuelles victoires partielles sur tel ou tel champ, mais aussi dans une culture de soi qui s'y crée, dans les techniques qui s'y inventent et dans les savoirs qui s'y élaborent et s'y transmettent.

Se soucier des devenir de nos groupes, c'est aussi apprendre à dire non à la bonne volonté. Se mettre à bégayer chaque fois que l'on reproduit ce geste moderne qui consiste à imaginer nos modes d'existence collective à partir d'un allant de soi, certes difficile, mais qui n'a pas à être problématisé pour lui-même et transformé.

Reprenons la formule « qui ? » de Nietzsche : qui est ce « je pense, donc je suis » qui peuple nos réunions ? Quelle est cette force qui nous fait concevoir nos groupes comme des créations naturelles où il faut juste un peu de bonne volonté (être présent à l'heure et lever de temps en temps le doigt) ? Ou encore quel type d'homme - parce que c'est bien de cette figure majoritaire dont il s'agit - célèbre-t-on avec cette pensée qui n'est contrainte par rien, qui ne dérange personne, ni elle-même, ni les autres ? Il n'y a que la morale, nous dit Nietzsche, qui peut nous persuader de la bonne nature de notre groupe et de la bonne volonté de ceux qui s'y trouvent, et Deleuze ajoute : une pensée qui n'ennuie personne est celle qui demande adhésion. Elle est le signe des « fiançailles monstrueuses, où la pensée "retrouve" l'État, retrouve l'Église, retrouve toutes les valeurs du temps qu'elle a fait passer subtilement sous la forme pure d'un éternel objet quelconque, éternellement béni » [17].

Il s'agit de ne pas oublier ce qui a été détruit par le mouvement qui a accompagné cette « image de la pensée » depuis la Renaissance. Et à la manière des stoïciens qui cultivaient des énoncés pour se protéger et se préparer aux événements, il nous faut apprendre à sentir que la « fumée des bûchers est encore dans nos narines. [18] » Mais « ne pas oublier » ne consiste pas à calquer une forme passée sur le présent. C'est réinventer à partir de nos subjectivités et de nos problèmes actuels ce savoir spirituel dont parlait Foucault. L'énoncé ci-dessus peut en devenir un s'il active un autre rapport à soi. S'il nous oblige à penser autrement, là où l'on ne confondra plus les connaissances théoriques dont on se sert pour réfléchir notre objet de travail avec les savoirs qui impliquent une modification de soi. Autrement dit, ce qui nous intéresse ici, à travers le souci de soi et le « savoir spirituel » qu'il implique, c'est comment créer des pratiques et des cultures singulières qui soient capables de penser dans le même mouvement transformation du monde et transformation de soi, de telle sorte que notre puissance d'agir et d'être affecté soit augmentée. Et qui inventent les techniques susceptibles de susciter cette transformation, de déployer, de cultiver, mais aussi de soigner les forces qui composent un groupe.

>> Pour prolonger sur les techniques, voir [Rôles](#) et [Réunion](#) et sur leurs forces et possibles pentes, lire [Artifices](#) ;

pour prendre cette question par un autre biais, lire [Micro-politiques](#).

[1] Robert Kramer, cinéaste américain, co-fondateur du collectif "Newsreel". Il a réalisé, entre autre, "The edge", "Ice", "Milestones", "Road One/USA". Voir www.windwalk.net, ainsi que "Points de départ : entretien avec R. Kramer", Institut de l'Image, 2001.

[2] Cahiers du cinéma, n° 258-259, juillet-août 1975, p.56.

[3] « Femmes, magie et politique », éd Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 2003, p. 17

[4] Starhawk, idem, p.11 et 14. Cette proposition s'inscrit dans la lignée pragmatique des thèmes de la confiance et de la croyance développés par W.James. Voir à ce propos le livre de D. Lapoujade, « William James. Empirisme et pragmatisme », éd. Les empêcheurs de penser en rond, Paris, 2007 (rééd.), et particulièrement le chapitre 3, « Confiance et communauté pragmatique »

[5] « herméneutique du sujet » p. 241

[6] Le « soi » peut être aussi bien individuel ou collectif.

[7] idem, p.19

[8] Michel Foucault « dit et écrit, IV », p. 411

[9] Voir à ce sujet I.Stengers « L'invention des sciences modernes ».

[10] idem, p.465

[11] idem, p.12

[12] Ces techniques comprennent, entre autre, la préparation au rêve, la préparation de la journée et son évaluation pour voir ce que l'on a fait, ce qu'il s'agit de changer, des techniques portant sur la concentration de l'âme pour éviter la dispersion, partir en retraite, ou encore celles liées à la nourriture, à la musique, à l'écriture, à la parole...

[13] idem, p.53 et p. 388

[14] p. 171. Il s'agit d'éviter, comme le suggère Foucault, d'effectuer une projection rétrospective. Le « je dois » de l'époque gréco-romaine renvoie à un questionnement sur les conduites et leurs manières, quand le « je dois » moderne est plus directement lié à la loi, à la forme juridique. « Je dirais que celui qui voudrait faire l'histoire de la subjectivité (...) devrait essayer de retrouver la très longue, très lente transformation d'un dispositif de subjectivité, défini par la spiritualité du savoir et la pratique de la vérité par le sujet, en cet autre dispositif de subjectivité qui est le nôtre et qui est commandé, je crois, par la question de la connaissance du sujet par lui-même, et de l'obéissance du sujet à la loi. » voir « L'herméneutique du sujet » p. 305 et au niveau de la transformation de cette question lors du christianisme voir, par exemple, p.202.

[15] Mouvement de clôtures et d'expropriation des terres qui eu entre autre pour effets de détruire les communautés villageoises.

[16] Nous ne savons pas si ce mot convient. Mais à défaut de trouver ou d'inventer un autre mot qui recouvre cette idée d'un ensemble de savoirs, de techniques, d'expérience dont un groupe a besoin, non pas pour connaître quelque chose mais pour se transformer et se nourrir, nous gardons ce terme spiritualité. Cela dit par la bande il a cet avantage de nous faire trébucher dans notre rapport aux significations qu'a produit la modernité.

[17] G. Deleuze « Différence et répétition », ed. PUF, 1968, p.177

[18] I.Stengers « La vierge et le neutrino », ed. Les empêcheurs de penser en rond, 2006, p. 203